

Formes et fonctions dans l'architecture religieuse médiévale : les tours-porches dans les églises du Domaine royal sous les premiers Capétiens (987-1108)

Cécile Coulangeon

DANS **TRANSVERSALITÉS** 2018/3 n° 146 , PAGES 107 À 130

ÉDITIONS **INSTITUT CATHOLIQUE DE PARIS**

ISSN 1286-9449

ISBN 9791094264195

DOI 10.3917/trans.146.0107

Date de mise en ligne : 20/09/2018

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-transversalites-2018-3-page-107?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour Institut Catholique de Paris.

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur cairn.info/copyright.

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

**FORMES ET FONCTIONS
DANS L'ARCHITECTURE RELIGIEUSE MÉDIÉVALE :
LES TOURS-PORCHES DANS LES ÉGLISES
DU DOMAINE ROYAL
SOUS LES PREMIERS CAPÉTIENS (987-1108)**

Cécile COULANGEON
Institut Catholique de Paris
UR « Religion, Culture et Société » – EA 7403
Chercheur associée à l'UMR 7041 ArScAn, équipe THEMAM

Introduction

Les alentours de l'an mil sont marqués par un changement politique important en France : la fin de la dynastie carolingienne, avec l'avènement d'Hugues Capet en 987. Au cours des premières décennies de leur histoire, les souverains capétiens vont essentiellement concentrer leurs actions au sein du Domaine royal, le cœur de leur royaume, correspondant à une zone géographique relativement restreinte au XI^e siècle, comprise entre Compiègne au nord et Orléans au sud, et qui ira en s'agrandissant progressivement au fur et à mesure de l'affermissement de leur autorité au XII^e siècle. Ce domaine rassemble dans ses parties septentrionales les vestiges des anciennes possessions de la dynastie carolingienne, autour des sites de Compiègne et de Laon, que récupère Hugues Capet en 987 au moment de son sacre, et, au sud, une partie du duché de France, avec les comtés de Paris et Orléans, héritage naturel du souverain par son père, Hugues le Grand.

Ces premiers Capétiens vont peu à peu s'imposer dans cette région au cours de décennies qui voient en parallèle des évolutions artistiques majeures,

principalement architecturales, marquant la naissance de l'art roman vers l'an mil. De nombreux historiens de l'art ont depuis longtemps fait le lien entre l'action des Capétiens et ce développement architectural exceptionnel¹.

Au sein des édifices préservés construits entre la fin du x^e et le début du xi^e siècle, une nouvelle forme architecturale revient de manière récurrente dans un groupe d'édifices étroitement liés à l'action des premiers Capétiens : la tour-porche, implantée en avant de la façade occidentale. Un examen des caractères architecturaux de ces tours, couplé à l'étude des sources textuelles, permet de poser des hypothèses quant aux origines et fonctions de ces structures.

Origines carolingiennes

L'entrée principale de l'église médiévale, généralement placée sur la façade occidentale, constitue un des points focaux de l'édifice qui attire, avec le chevet, l'essentiel des efforts de monumentalisation et d'embellissement de la part des constructeurs. Outre son rôle de passage pour les fidèles, les pèlerins et les processions, elle prend très vite une valeur symbolique marquée en tant que métaphore du Christ², *porta coeli*³ ou porte de la ville de Jérusalem⁴. La valorisation de cet accès et, par extension, de l'ensemble de la façade dans laquelle elle prend place, devient ainsi logique et apparaît dès l'époque carolingienne, avec la mise en place de puissants massifs occidentaux tripartites, les *triturrium* ou westwerks, comprenant une tour centrale flanquée de deux tourelles d'escalier latérales, telles que représentées

1. Carol HEITZ, *La France pré-romane : archéologie et architecture religieuse du Haut Moyen Âge*, Paris, Errance, 1987, p. 250-265 ; Éliane VERGNOLLE, « L'art monumental dans l'Orléanais autour de l'an mil », *Bulletin de la Société archéologique et historique de l'Orléanais*, nouvelle série, tome X, 1988, p. 50 ; Pierre MARTIN, *Les premiers chevets à déambulatoire et chapelles rayonnantes de la Loire moyenne (x^e-xi^e siècles)*. *Saint-Aignan d'Orléans, Saint-Martin de Tours, Notre-Dame de Mehun-sur-Yèvre, La Madeleine de Châteaudun*, Poitiers, 2010, vol. I, p. 312-313 [Thèse de doctorat sous la direction de Claude Andrault-Schmidt].

2. Le Christ se compare souvent à une porte : ainsi, en Jn 10,9 : « Moi, je suis la porte : si quelqu'un entre par moi, il sera sauvé ; et il ira et viendra, et il trouvera la pâture. »

3. Le rituel de dédicace de l'église au Moyen Âge assimile cette dernière à la Jérusalem céleste : sa porte est ainsi associée à celle du Paradis. Cf. Éric PALAZZO, *Liturgie et société au Moyen Âge*, Paris, Aubier, 2000, p. 71-77.

4. Lors de certaines cérémonies pascales, notamment celle du dimanche des Rameaux, la porte de l'église devient celle de la ville de Jérusalem que les processions franchissent au son du *Gloria Laus*, en commémoration du parcours du Christ (Valérie CHAIX, *Les églises romanes de Normandie : formes et fonctions*, Paris, Picard, 2011, p. 55-56).

notamment sur les dessins représentant l'abbatiale de Saint-Riquier (cf. fig. 1), construite sous l'abbatit d'Angilbert (790-799)⁵. Le westwerk de Corvey-sur-Weser, l'un des rares encore conservé en élévation, permet d'observer l'organisation intérieure : le rez-de-chaussée de la tour centrale, précédé d'un porche, est bas, voûté d'arêtes ; il est surmonté d'un étage très largement ouvert sur la nef et surmonté de tribunes⁶ (cf. fig. 2). Cette configuration permet de rejeter l'hypothèse d'une utilisation de cet espace comme une chapelle indépendante. Les sources textuelles carolingiennes évoquant les fonctions de ces massifs occidentaux divergent : le *Libellus* d'Angilbert décrit pour Saint-Riquier des fonctions liturgiques complexes, en lien notamment avec la liturgie processionnelle pascale. Mais d'autres sources font également allusion à des usages spécifiques de la salle haute : tribune pour l'empereur quand il est de passage ou pour le dignitaire ecclésiastique local, église paroissiale pour les laïcs dans le cadre de complexes monastiques...⁷ Si les exemples les plus célèbres de ce type de construction sont concentrés dans les terres germaniques, celui-ci était également connu dans ce qui allait devenir le Domaine royal capétien, comme l'illustre le cas de l'abbatiale de Saint-Denis : les fouilles menées sur le site ont permis de mettre en évidence, en avant de la nef carolingienne construite sous l'abbatit de Fulrad et consacrée en 775, un massif tripartite avec deux tours encadrant un espace central barlong, devant lequel Pépin le Bref fut inhumé, selon ses souhaits⁸. La dimension symbolique de l'entrée de l'église, comme espace de transition, explique cette fonction funéraire du massif occidental qui est fréquente au Moyen Âge.

5. Cf. notamment à ce sujet : Marie-Laure PAIN, « L'abbaye de Saint-Riquier : églises et liturgie », dans Marie-Laure PAIN (éd.), *Groupes cathédraux et complexes monastiques. Le phénomène de la pluralité des sanctuaires à l'époque carolingienne*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, coll. « Archéologie et Culture », 2015, p. 27-37.

6. L'abbaye de Corvey-sur-Weser fut fondée en 815, en terre saxonne. La construction du westwerk fut plus tardive, commencée en 873 et probablement achevée en 885, date de sa consécration. Cf. Jean-Pierre CAILLET, *L'art carolingien*, Paris, Flammarion, 2005, p. 48-49, 71-72.

7. Jean-Pierre CAILLET, « Le massif occidental en Neustrie : le point sur les caractères et la mesure des apports carolingiens », *Hortus Artium Medievalium. Journal of the International Research Center for Late Antiquity and Middle Ages*, vol. 8, 2002, p. 71-82.

8. Ce premier massif occidental fut rapidement modifié sous Charlemagne, probablement pour mettre en valeur la tombe de son père : une première fois, sans doute peu après la mort de l'épouse de Pépin le Bref, avec la mise en place d'une abside à pans coupés au centre du massif, puis une seconde fois, quelques années plus tard. Les fouilles ont permis de mettre au jour, dans l'axe de l'entrée de l'édifice, une tombe double privilégiée qui pourrait bien avoir été celle du couple royal. Cf. la dernière publication à ce sujet : François HÉBER-SUFFRIN et

Cette monumentalisation de la façade occidentale de l'église se retrouve quelques siècles plus tard dans le Domaine royal capétien, dans certaines constructions qui pourraient être qualifiées de prestigieuses. Le massif occidental tripartite carolingien, complexe et s'étendant sur plusieurs travées, laisse toutefois place à des formules plus simples, dominées dans cette région par le type de la tour-porche.

Les tours-porches dans les églises du Domaine royal capétien aux x^e et xi^e siècles : formes

La tour-porche illustre un processus de simplification par rapport au massif occidental carolingien qui exclut les deux tours latérales au profit de l'espace central. Plusieurs exemples sont parvenus jusqu'à nous pour la période qui nous intéresse ici, dominés par le cas exceptionnel de la tour-porche de l'abbatiale de Saint-Benoît-sur-Loire, édifiée sous l'abbatit de Gauzlin (1004-1030), un proche de Robert le Pieux⁹ (cf. fig. 3). Des tours-porches du xi^e siècle sont aussi attestées à la collégiale Notre-Dame de Poissy, une fondation de Robert le Pieux¹⁰ ; à l'abbatiale de Saint-Germain-des-Prés (cf. fig. 4) avec des

Michaël WYSS, « La basilique carolingienne. VIII^e-IX^e siècles », dans Jean-Paul DEREMBLE, Brigitte LAINÉ et Michaël WYSS (éd.), *Saint-Denis : dans l'éternité des rois et reines de France*, Strasbourg, éd. La Nuée bleue – Place des Victoires, coll. « La Grâce d'une cathédrale », 2015, p. 43-49 [notamment le plan restitué de l'abbatiale et de son massif occidental p. 44].

9. L'attribution de la tour-porche à l'abbatit de Gauzlin a été démontrée par Éliane Vergnolle (Éliane VERGNOLLE, *Saint-Benoît-sur-Loire et la sculpture du xi^e siècle*, Paris, Picard, 1985 [notamment p. 198-199 pour la datation]). Elle est fondée sur l'étude de sources textuelles : la *Vita* de l'abbé lui attribue clairement la construction d'une tour occidentale dont il fit venir les pierres par bateau depuis le Nivernais (ANDRÉ DE FLEURY, *Vie de Gauzlin*, éd. par Robert-Henri BAUTIER et Gillette LABORY, Paris, CNRS, coll. « Sources d'histoire médiévale », n° 2, 1969, p. 80-81). Venant à l'appui de ce texte, Éliane Vergnolle a montré que l'architecture et le décor sculpté de la tour, exceptionnels à première vue pour l'époque, correspondaient bien à une telle datation.

10. Dans la *Vita* du souverain, son biographe Helgaud de Fleury précise que le monastère Notre-Dame de Poissy fut entièrement reconstruit par Robert le Pieux qui l'orna également d'or et d'argent (HELGAUD DE FLEURY, *Vie de Robert le Pieux*, éd. par Robert-Henri BAUTIER et Gillette LABORY, Paris, CNRS, coll. « Sources d'histoire médiévale », n° 1, 1965, p. 70). La tour, encore conservée en élévation, a malheureusement subi de très nombreux remaniements (ajouts de tourelles d'escaliers, reprises de parements, surélévations). Les grandes arcades du porche, encore visibles au rez-de-chaussée à l'intérieur, et les baies géminées du second étage, à l'intérieur toujours, pourraient toutefois bien appartenir à l'édifice dont la construction a été lancée par le deuxième Capétien. Cf. au sujet de la datation de cette tour-porche : Francis SALET, « Notre-Dame de Poissy », *Congrès archéologique de France, CIV^e session : Paris-Mantes*, vol. CIV, 1947, p. 221-268 ; Anne PRACHE, *Île-de-France romane*, La

travaux attribués à l'abbé Morard (990-1014)¹¹ ; à la collégiale Notre-Dame d'Étampes, une autre création attribuée à Robert le Pieux¹² ; dans les églises de Mareau-aux-Bois¹³ et Meung-sur-Loire¹⁴, deux édifices construits par les évêques d'Orléans (cf. fig. 5 et 6) ; ou encore à Chartres, à la cathédrale Notre-Dame¹⁵ ou dans l'église Saint-Père¹⁶ (cf. fig. 7).

Pierre-qui-Vire, *Zodiaque*, coll. « La Nuit des temps », n° 60, 1983, p. 253-255 ; Maryse EMERY, *Les clochers-porches en Île-de-France, du XI^e au XIII^e siècle*, Nanterre, 1994, p. 315-338 [Thèse de doctorat sous la direction de Carol Heitz] ; Jean-Louis BERNARD, *Les débuts de l'architecture religieuse romane en Île-de-France*, Nanterre, 1995, p. 274-277 [Thèse de doctorat sous la direction de Jean-Pierre Caillet].

11. Cf. pour l'attribution de la construction de la tour-porche à l'abbatiale de Morard : Jean HUBERT, « Les dates de construction du clocher-porche et de la nef de Saint-Germain-des-Prés », *Bulletin monumental*, n° 108, 1950, p. 72, note 4. Pour une mise au point récente sur le monument, cf. Philippe PLAGNIEUX, « L'abbatiale du XI^e siècle de Saint-Germain-des-Prés : nouvelles perspectives de recherche », dans Roland RECHT et Michel ZINK (éd.), *Saint-Germain-des-Prés. Mille ans d'une abbaye à Paris, actes du colloque international tenu les 4-5 décembre 2014 à Paris*, Paris, Académie des inscriptions et belles-lettres, 2015, p. 1-16.

12. Des éléments attribuables à la collégiale fondée par Robert le Pieux viennent d'être mis en évidence dans la tour-porche actuelle de l'église (escalier d'accès aux parties hautes) : Élise BAILLEUL, *L'ancienne collégiale Notre-Dame d'Étampes, un monument du premier art gothique*, Lille, 2012, p. 137-148 [Thèse de doctorat sous la direction d'Anne-Marie Legaré et Philippe Plagnieux].

13. L'église de Mareau-aux-Bois est une possession de l'évêché d'Orléans depuis l'époque carolingienne qui détenait là un domaine et probablement une résidence. Elle connaît une reconstruction complète au cours du XI^e siècle : l'édification de la tour-porche semble intervenir dans la seconde moitié de ce siècle, d'après les caractères de son architecture (Cécile COULANGEON, *L'architecture religieuse des X^e et XI^e siècles dans le sud-est du Domaine royal capétien*, Nanterre, 2014, vol. II, notice 51 [Thèse de doctorat sous la direction de Jean-Pierre Caillet]).

14. Le monastère de Meung-sur-Loire appartenait à l'évêché d'Orléans depuis l'époque carolingienne ; il a été transformé en collégiale en 1068. L'église et sa tour subissent un siège par les troupes de Philippe I^{er} en 1103 : un incendie a lieu et l'édifice doit être restauré par la suite avant une nouvelle consécration en 1104. La tour-porche a sans doute été construite dans la première moitié du XI^e siècle, avant d'être remaniée au XII^e siècle (Jean VALLÉRY-RADOT, « Meung-sur-Loire. L'église Saint-Liphard et la tour de Manassés de Garlande », *Congrès archéologique de France, XCIII^e session, Orléans*, vol. XCIII, 1931, p. 278-297 ; Éliane VERGNOLLE, *Saint-Benoît-sur-Loire, op. cit.*, p. 31 ; Jean MESQUI, « L'église Saint-Liphard et la tour Manassés de Garlande à Meung-sur-Loire », *Bulletin monumental*, n° 172-1, 2014, p. 3-46.

15. Une tour occidentale est représentée sur la miniature d'André de Mici représentant en 1028 la cathédrale de l'évêque Fulbert ; ses fondations ont été retrouvées en fouilles au cours du XX^e siècle. Cf. François HÉBER-SUFFRIN et Christian SAPIN, « L'œuvre de Fulbert – XI^e siècle », dans Jean-Paul DEREMBLE, Gilles FRESSON, Jean-François LAGIER, Laurent PERCEROU et Emmanuel ROUSSEAU (éd.), *Chartres*, Strasbourg, La Nuée bleue – Place des Victoires, coll. « La Grâce d'une cathédrale », 2013, p. 31-39.

16. La tour-porche de Saint-Père de Chartres est généralement datée de la fin du X^e siècle : Hugues Capet avait en effet autorisé la fortification du site vers 990 ; le caractère très

Ces tours-porches présentent généralement un plan proche d'un carré, d'une largeur inférieure à celle du vaisseau central de la nef, à l'exception des tours de la cathédrale de Chartres et de l'abbatiale de Saint-Benoît-sur-Loire dont les largeurs sont proches, voire identiques à celles de l'ensemble de la nef qui suit.

Les rez-de-chaussée, voûtés, sont parfois très largement ouverts par des arcades sur chaque face à la manière d'un porche, comme à Saint-Benoît-sur-Loire, Poissy et peut-être Saint-Germain-des-Prés (cf. fig. 3 et 8). Les autres exemples montrent en revanche une typologie plus fermée, avec seuls les murs ouest et est percés d'arcades formant portails, comme à Mareau-aux-Bois, Saint-Père de Chartres ou Meung-sur-Loire. Dans tous les cas, ces espaces restent de simples salles quadrangulaires : seul le porche de Saint-Benoît-sur-Loire présente une subdivision interne en trois travées et trois vaisseaux, retombant sur des piles composées à colonnes engagées portant des chapiteaux sculptés.

Les accès aux parties hautes des tours se font depuis l'intérieur des nefs, soit par des escaliers aménagés dans l'épaisseur des angles orientaux de la tour (Saint-Germain-des-Prés ou Saint-Benoît-sur-Loire) ; soit par des structures en bois de type galeries et/ou escaliers (Poissy) ; soit par un mélange des deux : à Mareau-aux-Bois, l'escalier aménagé dans l'angle nord-est de la tour débouche par une porte dans le collatéral nord de la nef, à environ 3 m de hauteur, ce qui impose de restituer une première volée de marches en bois.

Le premier étage reprend généralement le même plan que le niveau inférieur. Il communique avec la nef par des baies aménagées dans le mur oriental de la tour. Des groupes de deux ou trois baies successives sont ainsi observables à Saint-Père de Chartres (cf. fig. 9) et Poissy ; une grande arcade occupant toute la largeur du clocher et induisant une large communication avec la nef est présente à Saint-Germain-des-Prés (cf. fig. 10), Mareau-aux-Bois (cf. fig. 11) et l'était également à Meung-sur-Loire (remaniement). La salle du premier étage de Saint-Benoît-sur-Loire occupe une nouvelle fois une place à part dans cet ensemble ; subdivisée en trois vaisseaux et trois travées, elle semble en effet être conçue de manière

défensif de la tour permet de supposer que sa construction est en lien avec cette décision (Maryse EMERY, *Les clochers-porches*, op. cit., p. 77-95 ; Jean-Louis BERNARD, *Les débuts de l'architecture religieuse*, op. cit., p. 92-95).

totallement autonome par rapport à la nef, avec un mur oriental plein dans l'épaisseur duquel trois absidioles semi-circulaires voûtées en cul-de-four sont aménagées. Seules de petites baies en plein cintre (une dans chaque absidiole) assurent un lien visuel avec la nef.

Surmontant ces salles hautes, le niveau supérieur des tours est ensuite généralement percé de baies géminées sur chaque face, accueillant sans doute dès l'origine des cloches (la plupart de ces tours ayant été surélevées par la suite, la position des cloches s'est souvent vue modifiée en conséquence). Nous pouvons donc également qualifier ces structures de clochers-porches dans la grande majorité des cas considérés ici.

Ces tours présentent une mise en œuvre soignée au sein de laquelle la pierre de taille de moyen format prend une place prépondérante, voire exclusive, à une époque où son utilisation dans l'architecture commence tout juste à se développer après des siècles de domination de l'usage du moellon dans la construction. Le décor sculpté, en revanche, est quasiment absent à l'exception de quelques impostes moulurées. L'ensemble des chapiteaux sculptés de la tour-porche de Saint-Benoît-sur-Loire fait encore une fois figure d'exception dans le paysage monumental de l'époque.

Les tours-porches dans les églises du Domaine royal capétien aux X^e et XI^e siècles : fonctions

La fonction principale de ces tours-porches reste celle de l'entrée dans les édifices. Un tel choix concentre les circulations autour d'un unique passage central, ce qui semble exclure une organisation spécifique des circulations à cet emplacement de l'édifice, entre plusieurs portes.

La portée symbolique de cette porte – *porta coeli* et métaphore du Christ – justifie souvent dans l'architecture médiévale une mise en valeur plastique, avec le développement de programmes sculptés et peints. Celle-ci reste ici absente à l'exception des chapiteaux sculptés de la tour de Saint-Benoît-sur-Loire. Parmi un ensemble de chapiteaux corinthiens, figuratifs et historiés représentant des scènes de la vie du Christ et de celles de saints, se trouvent quelques épisodes tirés de l'Apocalypse de saint Jean, thème particulièrement révélateur en lien avec la conception symbolique de l'entrée de l'église comme *porta coeli*, et qui connaîtra un certain succès un siècle plus tard dans les décors sculptés des grands portails romans, comme Autun ou Conques.

Les fonctions culturelles de ces espaces occidentaux sont depuis longtemps débattues par les historiens de l'art. Les argumentations reposent essentiellement sur les éventuels vestiges d'aménagements liturgiques préservés dans les édifices (autels, cloisons, niches...) et sur les rares mentions textuelles.

Dans le prolongement des traditions carolingiennes, il est fort probable que ces espaces aient joué un rôle dans la liturgie pascale au cours de laquelle les massifs occidentaux étaient symboliquement associés au sépulcre du Christ. Le drame liturgique du *Quem quaeritis* voyait se dérouler le jour du vendredi saint la *depositio*, au cours de laquelle les hosties étaient déposées dans la salle haute du massif occidental. Dans la nuit du samedi au dimanche avait lieu l'*elevatio* : les hosties étaient alors remises sur l'autel majeur du chœur liturgique de l'église. Enfin, au moment de la messe de Pâques, la *visitatio* des trois saintes femmes au tombeau se déroulait parfois dans les tribunes occidentales. La tenue de ce drame liturgique dans la tour-porche est attestée par des sources écrites dans le cas de Saint-Benoît-sur-Loire, et pourrait bien avoir été joué fréquemment dans ces espaces¹⁷. Les salles hautes comme celles du rez-de-chaussée peuvent alors avoir été sollicitées de manière ponctuelle dans le cadre de ces célébrations.

Les dimensions relativement restreintes que présentent la majorité de ces tours, associées dans certains cas à une réelle configuration de porche, très ouverte sur l'extérieur, font que l'hypothèse d'implantation d'autels permanents ou de fonts baptismaux dans les rez-de-chaussée reste peu probable. L'accueil des catéchumènes, des pénitents, des pauvres, des assemblées villageoises et des tribunaux, évoqués dans la littérature de l'époque comme ayant lieu à l'entrée des églises, reste également peu probable, sauf dans le cas de Saint-Benoît-sur-Loire qui offre un espace suffisant (et sans doute aussi Notre-Dame de Chartres). Ces différentes fonctions étaient probablement transférées à l'intérieur même de l'église, dans la dernière travée de la nef. Seule la fonction de passage apparaît comme réellement pertinente pour ces salles du rez-de-chaussée, aux côtés de stations ponctuelles lors de processions, les jours de fête.

17. Carol HEITZ, « Architecture et liturgie processionnelle à l'époque préromane », *Revue de l'art*, n° 24, 1974, p. 30-47 ; Florence JUIN, « Les tours-porches occidentales des provinces de la Loire moyenne (XI^e-XII^e siècles) et du Berry. État de la question », *Les Cahiers de Saint-Michel de Cuxa* XXXII, 2001, p. 177 ; Suzanne BRAUN, *Le massif occidental de l'abbatiale de Marmoutier dans le cadre régional et dans l'Empire*, Strasbourg, 2001, vol. I, p. 302 [Thèse de doctorat sous la direction de Roland Recht].

La question des fonctions culturelles, en dehors de la liturgie pascalle précédemment évoquée, se pose également pour les salles hautes. Les configurations de ces espaces sont assez variées comme nous l'avons vu : parfois complètement fermés sur la nef, ouverts partiellement sur cette dernière par des groupes de baies, voire complètement par une grande arcade. Ces différentes configurations semblent a priori répondre à des fonctions distinctes : une salle complètement ouverte sur la nef pourrait induire une activité liée à ce qui se passe dans le reste de l'église alors qu'un espace totalement fermé permet d'envisager un fonctionnement indépendant. L'hypothèse d'une utilisation liturgique, comme espace accueillant un autel, doit être envisagée mais reste difficile à prouver car aucun vestige d'aménagements liturgiques n'a pu être retrouvé dans les tours étudiées ici. Dans le cas de Saint-Germain-des-Prés, des sources textuelles tardives évoquent la présence d'un autel dédié à saint Michel *in magna turri*, ce qui a été interprété comme étant la salle haute de la tour-porche. La présence d'une telle dédicace à l'entrée de l'édifice fait sens : en tant qu'accès symbolique à la Jérusalem céleste, la porte de l'église est ainsi protégée par le chef de la milice du ciel¹⁸. Les *Us et coutumes* de l'abbaye germanopratine mentionnent qu'au XV^e siècle, le jour de la fête de l'archange, un office était célébré sur cet autel le matin, suivi d'un encensement après la grand-messe¹⁹.

À Meung-sur-Loire, dans le courant du XII^e siècle, la salle du premier étage de la tour-porche est reliée à la résidence épiscopale voisine (la tour Manassès de Garlande, du nom de l'évêque d'Orléans entre 1146 et 1185 qui l'a fait construire) et est clairement mentionnée comme étant la chapelle privée de l'évêque d'Orléans²⁰. En 1162, celui-ci accorde une demi-prébende pour l'entretien d'un prêtre chargé de célébrer dans cette chapelle tous les jours une messe pour le salut des rois, des évêques d'Orléans et des chanoines de la collégiale. Tous les deux ans, un office particulier devait également être célébré en mémoire de son oncle Étienne de Garlande, rassemblant l'ensemble du chapitre dans la chapelle. Manassès de Garlande en profite également pour planifier des célébrations commémoratives identiques à son profit, après sa mort²¹. Une telle fonction de chapelle pour

18. Claire ÉTIENNE-STEINER, *Le culte des archanges et sa place dans l'Église préromane et romane entre Loire et Rhin*, Nanterre, 1990, p. 133, 203 [Thèse de doctorat sous la direction de Carol Heitz].

19. Florence JUIN, « Les tours-porches occidentales », *art. cit.*, p. 177.

20. Jean MESQUI, « L'église Saint-Liphard », *art. cit.*, p. 3-46.

21. *Ibid.*, p. 42, note 15.

l'évêque dans la salle du premier étage pourrait également être envisagée pour la tour-porche de Mareau-aux-Bois dont l'architecture et les conditions de construction sont similaires.

Dans le cas de Saint-Benoît-sur-Loire, l'organisation architecturale avec trois absidioles à l'est évoque un lieu de culte indépendant : cette fonction de chapelle privée pour les abbés est attestée par des sources textuelles au XV^e siècle²².

Cet examen des données issues des sources textuelles montre que, contrairement aux premières impressions laissées par l'examen architectural de ces tours, une forme ne correspond pas toujours à une fonction précise. Les salles hautes des tours de Saint-Germain-des-Prés et Meung-sur-Loire, toutes deux ouvertes largement sur la nef par une grande arcade, servaient, l'une, à accueillir un autel et l'autre, de chapelle privée pour un évêque, alors que la chapelle privée des abbés de Saint-Benoît-sur-Loire était complètement fermée par rapport à la nef. Ces quelques informations doivent toutefois être prises avec prudence : les mentions textuelles sont tardives par rapport aux dates de construction, les fonctions peuvent avoir évolué avec le temps et il reste difficile de se prononcer sur l'usage liturgique de ces salles hautes. Leurs accès restent assez étroits et malaisés dans la majorité des cas, ce qui indique un usage plutôt limité de ces espaces et semble exclure leur utilisation par la masse des fidèles. Les exemples de Saint-Germain-des-Prés et Saint-Benoît-sur-Loire restent les seuls à présenter deux escaliers d'accès (un dans chacun des angles orientaux des tours) entièrement en pierre, plus larges, et permettant un cheminement continu avec une montée d'un côté et une descente de l'autre, autorisant l'hypothèse de circulations plus importantes et de processions. Ces deux cas mis de côté, ces espaces occidentaux, malgré leur monumentalisation, ne semblent pas destinés en priorité à la liturgie ; leurs fonctions cultuelles apparaissent secondaires et l'implantation des beffrois semble plus déterminante dans le choix de leur mise en œuvre.

En effet, si la majorité de ces tours ont été surélevées par la suite, leurs premiers états se terminaient par un niveau de baies géminées sur chaque face, ce qui semble montrer que des cloches étaient prévues dès les X^e-XI^e siècles, formant alors un beffroi pour ce dernier étage. Ces cloches constituent un moyen de rythmer la vie religieuse, en annonçant les différents offices, tout en affirmant de manière audible la présence et le pouvoir de l'Église. Cette

22. Éliane VERGNOLLE, *Saint-Benoît-sur-Loire*, *op. cit.*, p. 24, 36-37.

monumentalisation des façades par une tour couronnée d'un beffroi permet ainsi d'imposer de manière visible et sonore le pouvoir de l'Église, mais également, de manière indirecte, celui des princes commanditaires dans le paysage des années 1000-1100. En effet, les monuments concernés sont liés, de manière plus ou moins directe, aux souverains capétiens. Les évêchés de Chartres et Orléans (dont dépendent Mareau-aux-Bois et Meung-sur-Loire) font partie des évêchés dits royaux sous les premiers Capétiens ; les abbés de Saint-Benoît-sur-Loire et Saint-Germain-des-Prés au moment de la construction des tours sont des proches du pouvoir royal ; des tours-porches ont été construites dans les collégiales fondées par Robert le Pieux à proximité de ses résidences de Poissy et Étampes ; l'aspect fortifié de la tour de Saint-Père de Chartres enfin, liée à la décision d'Hugues Capet de fortifier le monastère, peut apparaître comme un moyen de symboliser la puissance de l'Église mais aussi celle du roi. La monumentalisation des entrées de ces églises par des beffrois et par une construction majoritairement en moyen appareil, exceptionnelle et novatrice à cette époque dans la région, prend ici une valeur symbolique afin de conforter l'affirmation du pouvoir des nouveaux souverains au cœur de leur Domaine royal.

Il est intéressant de souligner que dans certains édifices considérés ici, ces tours-porches sont associées à d'autres tours mettant en valeur le chevet : tour de croisée parfois mais également tours jumelles encadrant l'entrée des chœurs, formant des chevets harmoniques comme à Saint-Germain-des-Prés (cf. fig. 12). Cette dernière configuration est une autre formule héritée des Carolingiens et attestée notamment à Saint-Riquier (cf. fig. 1). Ces monumentalisations des entrées occidentales et des chevets connaissent également un grand succès entre les années 950 et 1050 chez les Ottoniens. Il n'est pas impossible que les premiers Capétiens aient favorisé ces formes monumentales dans les églises qu'ils finançaient, de façon plus ou moins directe, dans une volonté de se placer dans la tradition carolingienne, dans une tentative de légitimation, et de concurrencer les Ottoniens, pour tenter de se hisser à la hauteur de ce qui devait apparaître alors comme une sorte d'idéal impérial contemporain.

Conclusion

La construction de tours-porches dans un certain nombre d'édifices du Domaine royal capétien à la fin du x^e siècle et au xi^e siècle, liés au pouvoir royal, semble clairement marquer un effort de monumentalisation, une

volonté de marquer le territoire par l'Église et par la nouvelle dynastie : par les dimensions de ces tours, véritables phares dans le paysage des villes et des campagnes de l'époque ; par la qualité de la construction, avec la généralisation, à cette période exceptionnelle, de la pierre de taille dans la majorité des cas ; et de manière audible, avec la multiplication des cloches dans les beffrois. Au-delà de ce rôle de représentation, les fonctions culturelles de ces tours restent difficiles à cerner, notamment pour les salles hautes : celles-ci présentent des configurations diverses qui répondaient probablement à des utilisations plurielles, pouvant avoir été variables d'un édifice à un autre. Mais ces fonctions culturelles apparaissent au final secondaires, dans le choix architectural de la tour-porche, comparées à leur rôle symbolique : l'Église et la nouvelle dynastie capétienne, chacune pour des raisons qui leur sont propres mais se rejoignent ici, entrent dans une démarche d'encadrement de la population, par un marquage visuel fort du territoire au sein du Domaine royal.

Cécile COULANGEON

Figures



Fig. 1: Centula-Saint-Riquier : dessin de l'abbaye dans son état probablement carolingien. Par Petau, 1612. Paris, BNF.

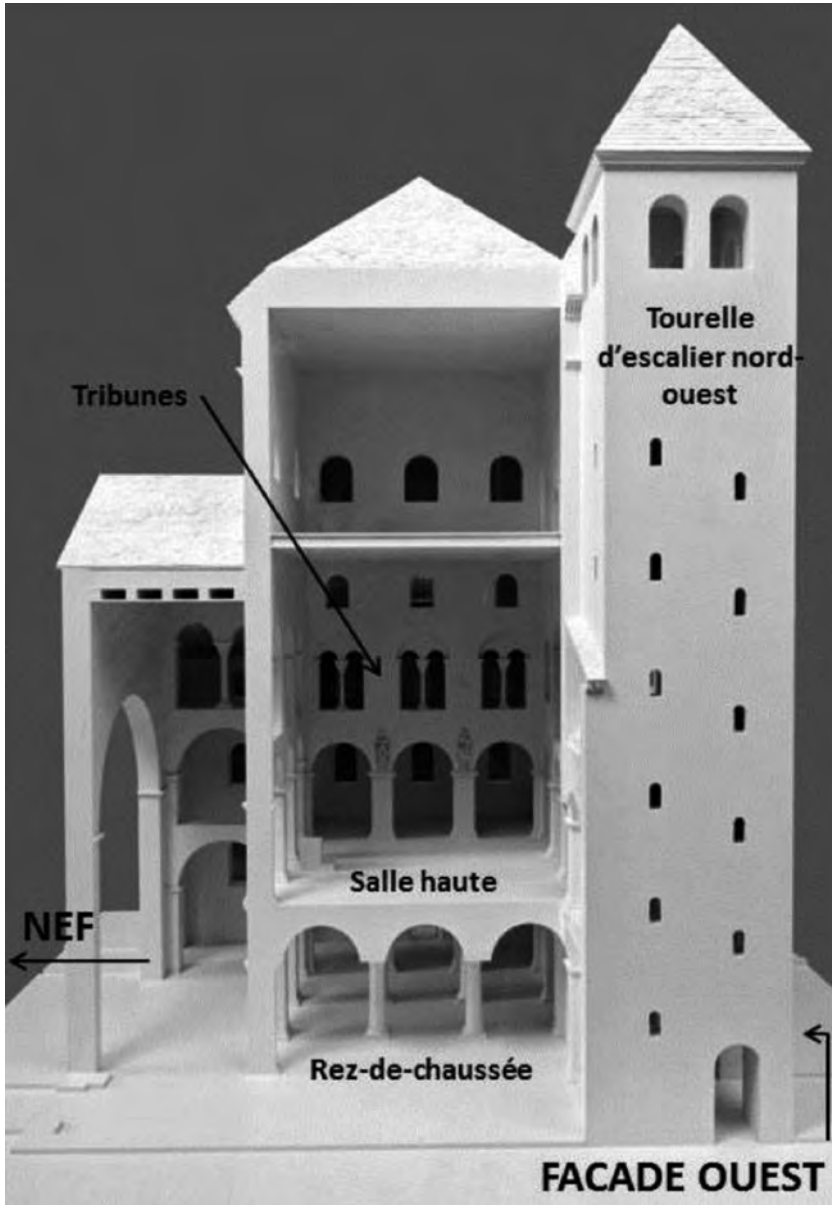


Fig. 2: Maquette du westwerk carolingien de Corvey-sur-Weser, vue depuis le nord (à droite la tourelle d'escalier nord-ouest – à gauche commence la nef). D'après Ansgar Hoffmann.



Fig. 3 : La tour-porche de Saint-Benoît-sur-Loire.



Fig. 4: La tour-porche de Saint-Germain-des-Prés.



Fig. 5 : La tour-porche de Mareau-aux-Bois.



Fig. 6 : La tour-porche de Meung-sur-Loire, coiffée d'une flèche, avec, au premier plan, les ruines de la tour Manassès de Garlande.

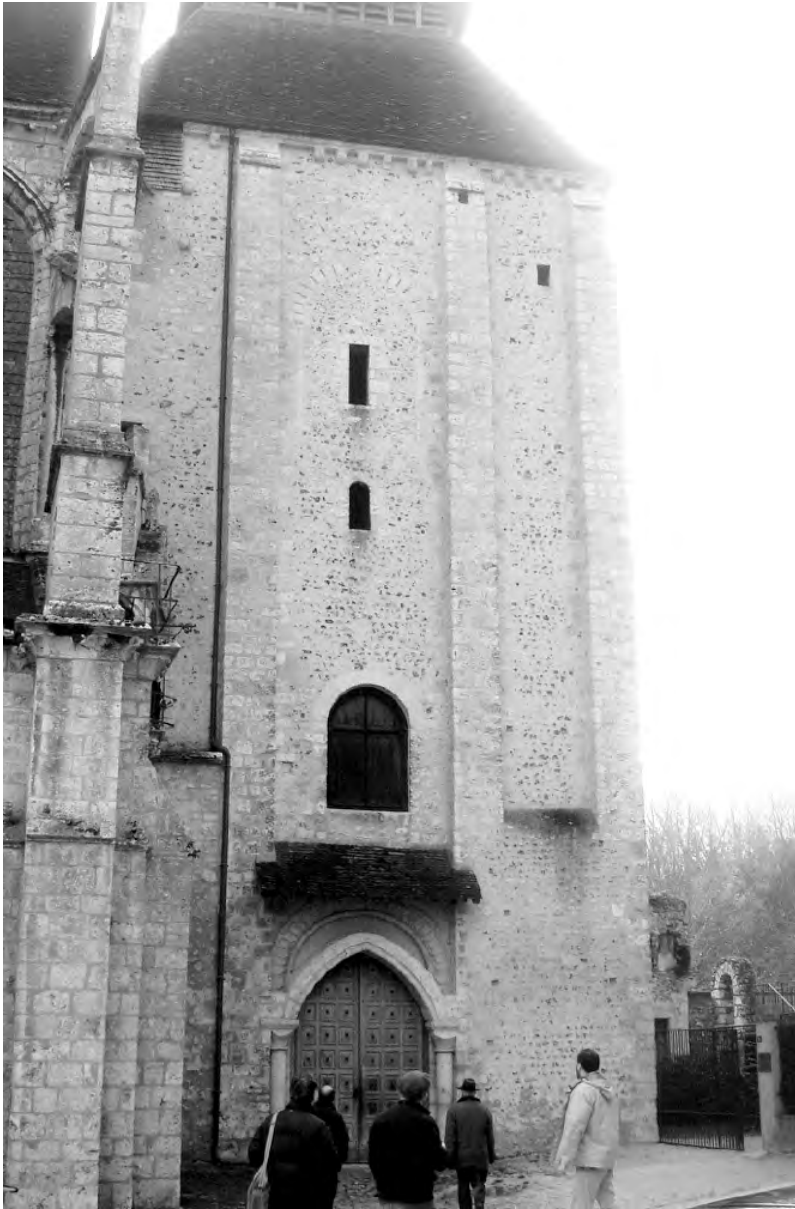


Fig. 7 : La tour-porche de Saint-Père de Chartres.



Fig. 8 : La tour-porche de Saint-Germain-des-Près : vue intérieure du rez-de-chaussée avec l'arcade donnant sur la nef.



Fig. 9 : La tour-porche de Saint-Père de Chartres : vue intérieure de la salle haute, avec les trois baies ouvrant sur la nef.



Fig. 10 : La tour-porche de Saint-Germain-des-Prés : vue intérieure de la partie supérieure de l'ancienne salle haute (salle actuellement subdivisée en deux niveaux par un plancher), avec l'arcade donnant sur la nef.



Fig. 11 : La tour-porche de Mareau-aux-Bois : arcade à double rouleau de la salle haute donnant autrefois sur la nef (réduite ensuite à une porte).

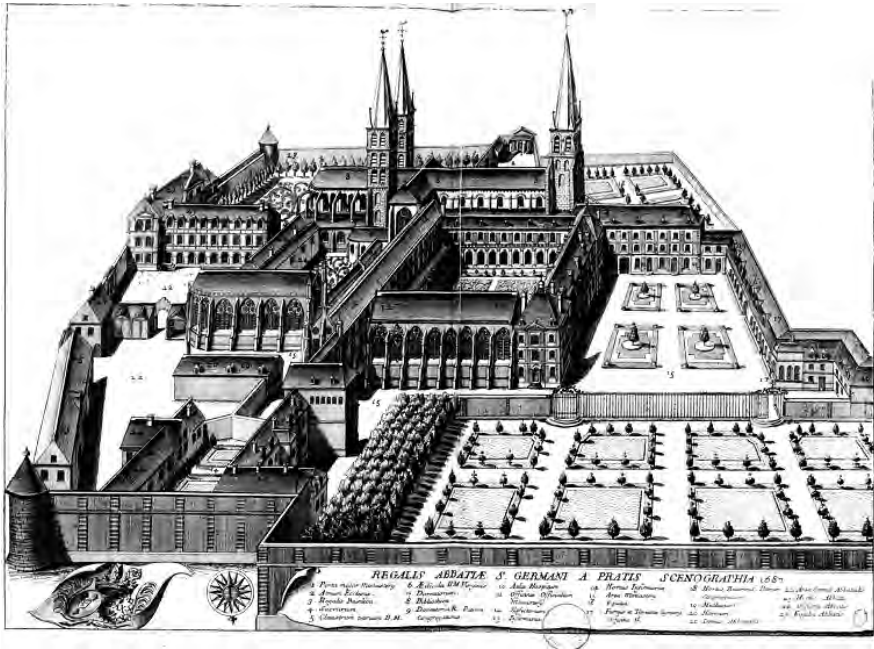


Fig. 12: L'abbaye de Saint-Germain-des-Prés en 1687. *Monasticon gallicanum* de Dom Germain. Paris, BNF, Latin 11820.